

La forêt, source d'inspiration pour les écrivains ?

L'écorce des arbres a été un des premiers supports de l'écriture. Étymologiquement, *liber* signifie en latin tout à la fois le livre, et le tissu conducteur situé sous l'écorce qui transporte la sève élaborée et forme sa partie interne « vivante ». Au-delà de ce lien physique, l'arbre, mais aussi la forêt, ont été une source d'inspiration importante pour les écrivains dans toutes les cultures, notamment en Europe. Il faudrait bien sûr plus d'un livre pour répondre à la question formulée ci-dessus. Dans le format contraint de cette fiche, nous donnerons seulement quelques éclairages sur les liens entre écrivains et forêt, principalement en France.

La forêt dans les textes religieux

Commençons donc par « Le Livre » par excellence. Le mot « arbre » en hébreu est l'un des plus fréquents de la Bible hébraïque. Mais il est souvent fruitier. Par exemple dans la Genèse, on parle du « jardin » d'Eden. Il en est de même dans le Nouveau Testament, avec le symbole fort de l'arbre qui porte (ou non) du fruit et du « jardin » de Gethsémani avec ses oliviers. La forêt était-elle si rare ou bien serait-elle réservée aux païens ? Dans Esaïe, Dieu abat une forêt figurant les ennemis « *Il abat par le fer les taillis de la forêt, et le Liban tombe sous le Magnifique* ». Le Bouddha a, par contre, atteint l'Éveil dans la forêt. Il y a donné son premier discours et s'est éteint en forêt. Pendant plus de 2500 ans l'existence sylvestre fut le lot de nombreux moines dans divers pays d'Asie. C'est le Theravada, la tradition de forêt, terme qui apparaît dans les chroniques cinghalaises au IV^e siècle de notre ère. De même il existe un lien étroit entre shintoïsme et forêts dans lesquelles nombre de sanctuaires sont construits, car comme les montagnes, elles étaient considérées sacrées : « kami » (près de la moitié des temples japonais sont propriétaires forestiers). (*voir aussi fiche 10.05*)

La forêt dans les textes antiques

Il est intéressant de constater que l'Antiquité méditerranéenne a vu le jour au milieu de la forêt. Elle avait traversé les millions d'années de l'histoire de la Terre. Les glaciations du Quaternaire n'avaient été qu'une courte parenthèse. Et puis vers 2 000 avant J.-C., les peuplades, qui jusque-là demeuraient sur les rivages de la Baltique, commencèrent à coloniser l'Europe jusqu'à l'Inde et l'Iran. L'activité de chasseur-cueilleur, compatible avec un environnement forestier, battait depuis longtemps de l'aile et les sédentaires s'exhortaient à défricher cette forêt si avare de son sol. Alors apparurent les premiers empires. Les sumériens en Mésopotamie déboisèrent la montagne des Cèdres essentiellement pour la construction. Acte symbolique de l'homme qui voulait lutter contre l'éphémère en puisant dans l'éternel. « *Ils se tiennent à l'orée de la forêt, longuement ils regardent la hauteur des cèdres, ils regardent l'entrée de la forêt* » (Epopée de Gilgamesh). Acte représentatif également des premiers défrichements que subirent les forêts du Proche et du Moyen-Orient ainsi que celles de l'Occident.

Chez les Grecs, Platon, se souvenant au IV^e siècle avec nostalgie d'un temps où la forêt couvrait la majeure partie de l'Attique, écrit dans Critias : « *Notre terre est demeurée, par rapport à celle d'alors, comme le squelette d'un corps décharné par la maladie. [...]; il y avait sur les montagnes de vastes forêts, dont il subsiste encore maintenant des traces visibles. Car, parmi ces montagnes qui ne peuvent plus nourrir que les abeilles, il y en a sur lesquelles on coupait encore, il n'y a pas très longtemps, de grands arbres, propres à monter de vastes constructions, dont les revêtements existent encore* ».

La forêt médiévale et Brocéliande

Il est bon de rappeler que le mot forêt vient du latin *for-foris* qui signifie éloigné, étrange, mot qui a donné *foreanus* (étranger). C'est aussi le sens que l'on retrouve dans le beau poème de Char : « *ils sont venus, les forestiers de l'autre versant, les inconnus de nous, les rebelles à nos usages...* » Au Moyen Âge dans le roman d'Alexandre (cf. infra) ou dans la geste arthurienne, la forêt tient une place majeure. Tandis que les chevaliers résident dans les châteaux et se défient lors des tournois aux portes des cités, la sylve abrite les ermites (vieux et sages chevaliers ayant décidé de fuir le monde). Les héros de la table ronde s'y réfugient après combats ou épreuves pour une période de solitude, partageant la retraite des ermites qui les conseillent (cf. le prologue du *Grand Saint Graal*). Le clerc qui reçoit mission d'écrire les aventures du Graal raconte avoir été conduit en forêt par une bête étrange pour retrouver un manuscrit perdu. « *Et lors nous entrâmes en une moult profonde vallée plaine de moult hautes forêts épaisses. Et quand je fus au fond de la vallée, je vis devant moi, une loge et devant l'huis était un homme de religion, vêtu d'une robe de religion qui était vieux et ancien. Et quand je le vis, je fus rempli de liesse et rendis grâce à Notre Seigneur de la compagnie qu'il m'avait ainsi donnée. Et quand il me vit, il ôta son capuchon et se jetant à mes pieds, il me demanda de le bénir et je le pria de se lever car j'étais un pêcheur qui ne pouvait le bénir.* » Les moines chrétiens, eux même se retirèrent pour construire leurs abbayes, nouveaux « déserts », dans ces forêts qu'ils défricheront (fig.1).

Plus tard, avec Pierre de Ronsard, s'exprimera l'interrogation sur la coupe, toujours actuelle, avec le très célèbre : « *Ecoute bûcheron, arrête un peu le bras ; Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas... Adieu vieille forêt, adieu têtes sacrées,* » (Elégies, XXIV).

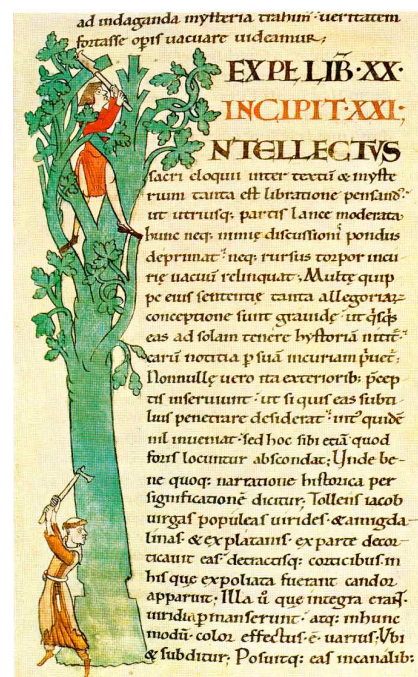


Figure 1. Moine abattant un arbre - Source : abbaye de Cîteaux

La forêt des contes et des fables

La forêt occupe une place importante dans les contes, notamment par son côté mystérieux. C'est le cas chez Charles Perrault, au XVII^e siècle, dans *La Belle au bois dormant*, repris plus tard par les frères Grimm où, lorsque la princesse s'endort, une haie d'épine se met à pousser autour du château qui devient une forêt quasi impénétrable. C'est le cas aussi dans *Le petit Poucet* encore plus inquiétant puisque l'ogre y réside : « *Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants...je suis résolu de les mener perdre demain au bois* ». Dans l'œuvre importante du fabuliste Jean de La Fontaine, la forêt occupe la place



Figure 2. Hansel et Gretel - Contes de Grimm (illustrés par Alexander Zick)

poétique qu'on en attend : « *Solitude où je trouve une douceur secrète, lieux que j'aimais toujours, ne pourrais-je jamais, loin du monde et du bruit goûter l'ombre et le frais ? Oh, qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !...* » (Songe de Vaux). Victor Hugo lui rendra d'ailleurs hommage : « *Ses pieds ont pris racine parmi les arbres de la forêt ; la grande sève universelle les traverse et lui monte au cerveau, et presque à son insu devient pensée, comme le gland dans le chêne et la mûre dans la ronce... La Fontaine c'est un arbre de plus dans le bois : le fablier.* »

Malgré son attachement aux « patriarches de la forêt » et sa parfaite connaissance botanique, bien que Maître des Eaux et Forêts comme son père et son grand-père, on trouve peu de référence au métier de sylviculteur dans ses fables et ses contes. Un peu du capitaine des chasses qui lâche les bassets sur « *un vieil hôte des bois, renard fin et matois* », sur le cerf il lance les limiers, sur le loup ou le cochon les dogues ou les malins. Un peu du juge aux tables de marbre chez Raminagrobis ou dans *le Loup plaidant contre le renard par devant le singe* : « *Et tous deux vous paîrez l'amende, Car toi le loup tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien pris, Et toi, renard a pris ce que l'on te demande* ». Il cite pourtant la vie rude des hommes de hache et de passe-partout qu'il semble avoir bien connus « *Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée, Sous le faix du fagot aussi bien que des ans, Gémissant et courbé marchait à pas pesants...* ».

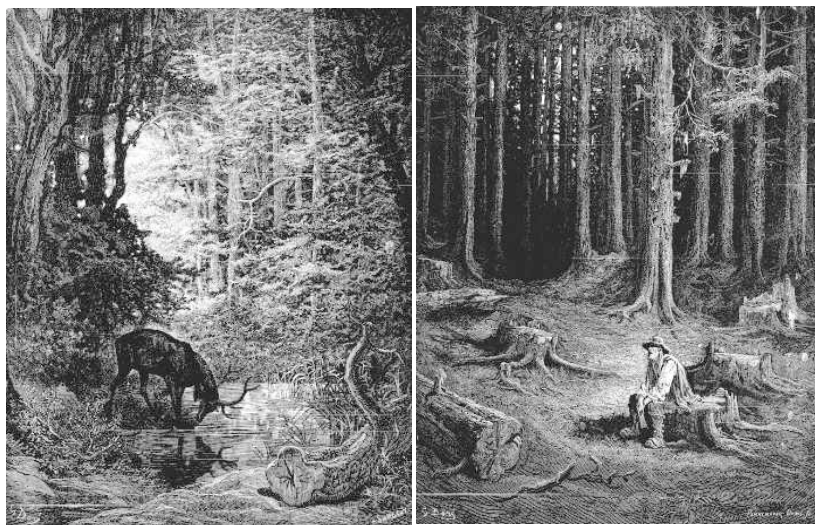


Figure 3. «*Le cerf se voyant dans l'eau*» et «*La forêt et le bûcheron*» - Fables de La Fontaine - Gustave Doré

Le XIX^{ème} siècle et la forêt dans le romantisme

A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, le romantisme a touché aussi la bien la littérature que la musique ou les arts visuels. Il succède en Allemagne, au classicisme des Schiller et Goethe. Il représente une rupture avec le monde de la raison et l'époque des Lumières, et promeut le sentiment, le merveilleux et la nostalgie. Ces états d'âme s'expriment en des lieux tels que vallées embrumées, ruines abbatiales ou forêts sombres. Les romantiques cherchent leur inspiration dans les contes du Moyen Âge, les chansons populaires et les légendes. Le vrai n'est pas à trouver chez les intellectuels mais dans le comportement populaire naturel. Leurs instants préférés sont ceux du crépuscule ou de la pleine nuit. On en trouve des exemples chez les frères Grimm, chez von Schelling, Schopenhauer, et chez le poète Heinrich Heine célèbre par sa « Lorelei ».

Espace parfaitement mythifié, la forêt accueille les esprits, les hamadryades (nymphes grecques), les elfes, les korriganes.... Dans l'art chorégraphique les sylphides du ballet éponyme et les Willis de Gisèle sont proches du romantisme rhénan. Baudelaire aura encore présent à l'esprit ces forces lorsqu'il écrira, dans *Les Fleurs du Mal* : « *La nature est un temple où de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles, l'homme y passe à travers des forêts de symboles qui l'observent...* ».

Comme en Allemagne ou en Angleterre, le romantisme en France succède au classicisme. La forêt y est le lieu de l'émotion, du souvenir. On la retrouve chez Vigny mêlée à la chasse pour la chanson de Roland : « *Dieu que le son du cor est triste le soir au fonds des bois, soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille...* » ou encore chez Lamartine qui remémore la déforestation des cèdres du Liban. Ces « *reliques des siècles de la Nature* », éternels, « *verront les derniers comme les premiers jours* ». Il souligne les liens de la forêt avec les instruments de la musique : « *Glissez, glissez, brises errantes, changez en cordes murmurantes, la feuille et la fibre des bois* ». Lieu de la promenade rêveuse chez Chateaubriand : « *je m'appuierai contre le tronc d'un hêtre.* » pour regarder la lune « *à travers la cime dépouillée de la futaie* », il y ressent l'inquiétude : « *Les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent* ».

La forêt est l'espace de vérité ou du ressourcement pour Victor Hugo : « *Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme... Quand je suis parmi vous, arbres de grands bois, dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois, dans votre solitude où je rentre en moi-même, je sens quelqu'un de grand, qui m'écoute et qui m'aime* ». C'est aussi, et toujours, le lieu de la poésie (« *Entre un savant et un poète, il y a la même différence qu'entre un jardin botanique et une forêt*), quand elle n'abrite pas son émoi ou son inquiétude amoureuse pour Juliette : « *De quoi parlait le vent, de quoi tremblaient les branches, était-ce en ce doux mois des nids et des pervenches ?... elle vers la campagne et moi vers la forêt* ». L'historien Michelet en fait, discipline oblige, la gardienne du temps qui passe : « *vous voyez passer les hommes... et vous durez mille ans* ».

La forêt dans la littérature du XX^{ème} siècle

On y retrouve pour clore ce rapide balayage, les mêmes ressorts qu'aux siècles précédents. Pour Marcel Proust, elle est le lieu du désir et de l'apparition de la femme « *produit naturel de ce sol* »... « *Je fixais indéfiniment le tronc d'un arbre de derrière lequel elle allait surgir et venir à moi* ». Il retrouve les dryades libres des grecs ou ces belles devenues arbres dans Ovide (« *l'hiver sous les racines, l'été sous l'arbre*»), ou celles du roman d'Alexandre : « *Par comfaites aventures sont en cel bos ces femmes (par quelle aventure ces femmes sont-elles dans ces bois) ?* »

La forêt reste donc source de poésie, lieu de promenade et relief du temps qui passe : « *Pour que la forêt soit superbe, il lui faut l'âge et l'infini. Ne mourrez pas trop vite amis... Sapins qui couchez dans nos lits, éternisez nos pas sur l'herbe* » (René Char). « *Quand un enfant de femme et d'homme adresse la parole à un arbre, l'arbre répond, l'enfant l'entend. Plus tard, l'enfant parle arboriculture avec ses maîtres et ses parents. Il n'entend plus la voix des arbres, il n'entend plus leur chant poétique* » (Jacques Prévert). Plusieurs écrivains en font le lieu d'excellence des chasses mythiques : Maurice Genevoix dans *Raboliot* ou *La dernière harde*, Pierre Moinot dans *Les guetteurs d'ombres* ou encore Paul Vialar dans *La grande meute*.

Enfin, de sa fonction de production, il n'est fait que rarement état, par exemple chez Raymond Queneau : « *Le bûcheron et sa cognée, font des trous dans la forêt. Tout au bout l'on aperçoit, une scierie pour le bois. La scierie est dynamique, la scierie est prolifique, les usines poussent comme petits pois, la forêt n'est plus qu'un bois* ».



Figure 4. «*En forêt*» de Jules Coignet (coll. auteur)

Ce qu'il faut retenir

- Bien que la littérature donne plus de place à l'arbre qu'à la forêt, cette dernière y trouve une place notable pour l'émotion qu'elle suscite.
- Cet élément important du paysage, souvent mystérieux ou mythique, est appelé en renfort par l'écrivain (au même titre que marais ou lacs, rivières ou îles, roches ou déserts).
- La forêt est parfois le cadre de récits d'exploit sportif, ou d'aventure (romans scouts ou d'exploration).
- Bien que non chiffrée, son importance en littérature semble moindre que celle de la ville, de l'espace agricole et de la mer.
- Présente de façon continue dans l'histoire de la littérature, au moins en Europe, la forêt est un espace privilégié des contes, de la poésie et du romantisme.
- C'est le lieu de la promenade et du ressourcement, parfois de la chasse et rarement de l'activité économique. Mais n'est-ce pas le propre de la littérature ?

Sources

Nicolas Alban - Caroline Berwick. *Forêt et religion au Japon. Revue Forestière Française*, 6, 2004
 Georges Bertin. *La quête du saint Graal et l'Imaginaire*, Condé sur Noireau, Corlet, 1997
 Alain Corbin. *La douceur de l'ombre*, Fayard 2013
 Georges-Henri Florentin. *La Fontaine. Revue Forestière Française*, 5, 1995.
 Robert Harrison *Forêts, Essai sur l'imaginaire occidental - Collection Champs - Flammarion*, 1992
L'arbre : histoire naturelle et symbolique... au Moyen Age, Cahier du Léopard d'or 1993